

Carole Loiacono

# TUNIS, MARSEILLE, PARIS

---

*Avant que je n'oublie...*

Roman



Carole Loiacono

# Tunis, Marseille, Paris

*Avant que je n'oublie...*

© Carole Loiacono, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7439-2

Image : istock/Geng Li

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# DÉDICACE

*Tes souvenirs sont là, maman. Intacts...*

Dès mon plus jeune âge, ma mère me racontait son enfance, ses espiègleries, ses joies, ses angoisses, ses peurs et son adolescence, dépourvues d'insouciance.

Suspendue à ses lèvres, je l'écoutais passionnément...

Elle savait toujours mettre un brin d'humour, un peu de couleur ou un bouquet d'amour dans ses récits, parfois graves.

Je gardais tous ses souvenirs, dans un coin de ma tête, avec cette envie de les immortaliser, un jour, dans une œuvre. Cette idée la séduisait. À 75 ans, Elle commença à me les livrer aussi par écrit, sur des feuilles volantes, en me confiant la rédaction. Inspirée, je commençais l'écriture, me réjouissant à l'idée de lui offrir ce livre, pour qu'elle puisse en prendre connaissance, de son vivant.

Je n'aurais jamais dû m'imposer une telle échéance, car pendant plusieurs années, il me fut impossible d'avancer sur l'écriture, comme ci, une fois notre œuvre achevée, je lui donnais l'autorisation de partir.

Puis un jour, la maladie nous a surprises ! Des délires paranoïaques s'installaient, laissant sa mémoire s'en aller à petits pas, mais toujours trop vite. Cette déferlante emporta tout sur son passage.

Ma mère s'en est allée le 24 avril 2024, emprisonnée dans un corps meurtri, par la maladie démente à corps de Lewy.

Six mois après son départ je repris ma plume. Il m'a fallu composer seule, avec ce qui me restait de ses notes et des miennes...

*Je t'aime maman. Sois tranquille, tout va bien.*

*À maman, à ma fille*

## AVANT-PROPOS

*« (...) Quand la vie impitoyable, vous tombe dessus  
Qu'on n'est plus qu'un pauvre diable, Broyé et déçu.*

*Alors sans la tendresse, d'un cœur qui nous soutient  
Non, non, non, non, on n'irait pas plus loin (...) »*

(La Tendresse - Chanson d'André Bourvil)

Ce roman n'a pour seule ambition, par la plume de ma fille cadette, que de sauver la mémoire de ma grand-mère, de ma mère, de mon père et de tous ceux qui un jour, ont croisés ma vie, avec bienveillance.

Il est aussi une déclaration d'amour et de tendresse pour mes sœurs et n'a nulle autre prétention que d'être le témoin de mon histoire, à travers mon regard d'enfant et d'adolescente.

Il s'engage que mes ressentis, mes émotions et mon vécu personnel.

Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants ou ayant existés, serait purement réfléchie et ne pourrait être tenue, comme vérité absolue.  
Je m'appelle Rose, j'ai 75 ans et je me souviens...

# TUNIS

*« (...) Si j'avais su, que le temps n'attend pas  
Si j'avais su, si j'avais su, Mais souvent, on ne sait pas  
Qu'on voit quelqu'un pour la dernière fois. »*

(Si j'avais su - Chanson de Claudio Capéo)

## Le mouchoir blanc

*Tunis, 14 décembre 1956.*

— Avancez ! Ne vous retournez pas !

Maman rythmait notre course d'un pas effréné, malgré le poids de ses valises. Silencieuse, elle semblait impassible. Mais les larmes, le long de ses joues, trahissaient son immense chagrin. En silence et sans nous retourner, nous pressions le pas, mes sœurs et moi. Seul, l'écho sourd de nos cœurs désorientés, semblait résonner dans la rue de l'Orge, ce matin-là. Grand-mère était sûrement encore penchée, à nous regarder nous éloigner, agitant son mouchoir blanc, depuis sa terrasse. Pauvre nona ! Elle avait élevé ses cinq enfants, toute seule ; Firmin, Alban, Victor, Maguy et Aïda.

Deux de ses fils, l'avaient déjà quittée. Tonton Alban pour Marseille et feu tonton Firmin, pour le Paradis. Maintenant, c'était Maguy, sa fille et ses six petites filles ; Adèle, Rose, Nina, Marie, Joëlle et Lisa, qui la quittaient, pour Paris.

Quel déchirement ! Grand-mère nous adorait. Mais je ne me souviens pas l'avoir vue, ne serait-ce qu'une seule fois, avoir un geste de tendresse ou d'affection, pour ma mère. Elle était distante avec elle, parfois même, virulente et désagréable.

Je n'ai jamais su pourquoi, mais ce dont j'étais sûre, c'est qu'elle aimait sa fille de tout son cœur.

Nous venions de passer le coin de la rue, qu'il me semblait sentir, encore, les effluves de lavande de son mouchoir blanc, qu'elle agitant. Grand-mère n'avait pas voulu nous suivre. Elle disait que sa vie était là, à Tunis.

À cet instant, j'étais loin de me douter, que c'était notre dernière fois. Elle mourut trois ans plus tard.

En mars 1956, comme beaucoup de français avant nous, suite à l'abolition du protectorat français de Tunisie, la vie devenait difficile. Nous subissions des hostilités de la part des tunisiens. Les français n'étaient plus les bienvenus dans le pays. Nos vies étaient menacées, nous étions comme assis sur une poudrière, tout pouvait basculer dans le mauvais sens, en une fraction de seconde. Il fallait partir. Nous quittions donc Tunis, sans savoir ce qui nous attendait, de l'autre côté de la Méditerranée.

Je ne connaissais pas la France. Je suis née à Tunis, en 1940, en pleine seconde guerre mondiale. J'avais seize ans, en ce mois de décembre 1956, et j'étais toute excitée de me rendre à Paris. L'idée même de voir la tour Eiffel, la cathédrale Notre-Dame, le Sacré-Cœur et les champs Elysées, m'enthousiasmait ! Je ne les avais vu qu'en photo, dans mes livres d'école.

Ici, des gens disaient même qu'à Paris, de la menthe et de la grenadine coulaient des fontaines. J'avais envie d'y croire, j'avais hâte et j'avais peur...

Peur de l'inconnu. Peur de ce pays qui ne m'avait pas vu naître, mais dont j'avais tant entendu parler. J'imagine que maman et mes sœurs appréhendaient, tout autant. Sauf, peut-être, Joëlle et Lisa qui étaient trop jeunes.

Papa était déjà parti. Je me languissais de le revoir, comme à chaque fois, qu'il s'absentait pour son travail. Entre ses déplacements professionnels et la recherche d'un appartement à Paris, cela faisait pratiquement deux ans que nous ne l'avions pas vu. Il était mécanicien. Il dépannait les machines agricoles dans les campagnes, sur tout le continent africain. Maman assurait notre éducation, papa ramenait l'argent à la maison.



## L'embarquement

Nous arrivions sur le port de Tunis. Tata Aïda, la sœur de maman, nous avait rejointes en chemin, accompagnée de la marraine de Lisa, Madame Venga notre voisine, ainsi que Diego, mon ami de toujours. Nous n'avions pas plus de huit ans, lorsque nous nous sommes connus. Doucement, à notre amitié s'invitait la romance, mais les événements ne nous laissaient guère le choix et l'heure était aux adieux. Je partais, il restait. Je m'étais fait une raison, une nouvelle vie m'attendait !

Il y avait un monde fou, pour accéder au quai. Tata Aïda et Madame Venga ouvraient le passage avec Joëlle et Lisa, dans leurs bras. Diego aidait à porter les bagages, suivi d'Adèle, Nina, Marie et moi. Maman toujours silencieuse, fermait la marche.

Quant au loin, je l'aperçus ! Sa robe blanche gorgée de soleil, dessinait une silhouette fine et élégante qui étincelait de mille feux. « Le Kairouan », géant des mers, se tenait là, grand, imposant, magnifique, majestueux !

Le quai était bondé. Le paquebot larguait les amarres à midi et ses passerelles étaient déjà en place. Il fallait patienter, car la foule progressait lentement, passant d'un contrôleur à l'autre pour présenter ses papiers et ses billets.

Il faisait une chaleur écrasante. Il y avait des gens avec des bébés dans les bras qui s'embrassaient et qui pleuraient, des personnes âgées qui tombaient, d'autres qui s'impatientaient, leurs cages pleines d'oiseaux et qui poussaient pour embarquer les premiers. Nous étions dans cette cohue impressionnante, au milieu de centaines de bagages empilés, de malles, de sacs de valises, de cantines, et même de voitures. J'allais faire mon premier voyage, dans les entrailles d'un bateau mythique. J'étais loin de me douter, que l'enfer venait juste de commencer...

Les passagers étaient répartis en quatre classes. La première classe, les deux classes « touristes », et la quatrième classe : la nôtre.

L'accès aux navires pour les deux premières classes, s'effectuait par les

passerelles qui reliaient les ponts supérieurs aux étages de la gare maritime. D'en bas, nous les regardions embarquer.

Après avoir enregistré leurs malles au comptoir central, leurs bagages étaient pris en charge jusqu'à leur cabine. Des grues chargeaient même leurs voitures sur les ponts extérieurs.

Les ponts supérieurs se remplissaient un à un. Les classes étant séparées, notre embarquement se faisait par les portières de la coque, à hauteur de quai, au niveau des ponts inférieurs. Partout autour de nous, résonnaient les cris, les pleurs, la détresse, la douleur d'abandonner sa terre de naissance et l'angoisse, d'y laisser des proches.

Nous arrivions enfin, au guichet de contrôle, épuisés et énervés. C'est ici que nos chemins se séparaient, que nos gorges se serraient et que nos cœurs se déchiraient. Joëlle, les lèvres pincées et les poings serrés, pleurait. Lisa, âgée alors de trois ans, se débattait ne voulant pas quitter les bras de sa marraine, pour ceux de ma sœur Adèle. Marie tenait fermement la main de Nina. Maman digne, tentait de dissimuler sa détresse. Mais elle avait comme tous ici, les yeux cernés par le désespoir et cette peur viscérale, de ne pas savoir ce qui nous attendait, loin, là-bas... :

— Dis à mon frère que je l'aime ! On se retrouve à Paris !

Elle serra longuement sa sœur, dans ses bras. Ma tante nous embrassait tour à tour. Des larmes coulaient sur ses joues. Diego me regardait tristement. Je lui souris et le soulageais du poids de ma valise. Les marins nous donnèrent l'autorisation d'embarquer :

*« Les passagers de 4eme classe, dans cette file. Mesdames, par ici, s'il vous plait ! »*

Comme pour se rassurer, Nina et Marie prirent Joëlle, par la main. Précédées d'Adèle et de Lisa. Maman, moi et nos valises, leur emboîtions le pas.

— Ne m'oublie pas Rose ! Un jour, je te rejoindrai, je te le promets !

J'acquiesçais d'un sourire, en montant sur la passerelle et fis un dernier signe de la main. Mais dans mon for intérieur, je n'y croyais pas vraiment. Diégo était orphelin de père, depuis l'âge de onze ans. Il faudrait qu'il travaille dur pour se payer le voyage.